

L'usure des monnaies

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 17

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196216>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La pluie.

Un ouvrage intitulé : *Voyage en Suisse en 1817, 1818 et 1819*, consacré à la ville de Bienne une ou deux pages dans lesquelles nous remarquons les lignes suivantes :

« Les gardiens de la sûreté publique parcouraient les rues de la ville toute la nuit, et sans armes, comme en Angleterre, publiant en récitatif l'heure qu'il est, ainsi que les nouvelles de la pluie et du beau temps. Au son de leur voix tranquillissante, chacun se tourne sur l'autre oreille et se rendort. »

S'il en était encore ainsi de nos jours, le récitatif de ces veilleurs de nuit n'aurait guère varié depuis un an : *Pluie, pluie, parapluie !* Tel est le seul renseignement qu'ils auraient pu nous donner.

Et si cette malheureuse pluie, qui nous visite presque régulièrement tous les deux ou trois jours, continue sa déplorable manière de faire, nous pourrions bientôt dire avec Petit-Senn :

Voici le printemps qui s'achève
Sans que la pluie ait jugé bon,
Un jour entier de faire trêve
A l'eau dont elle nous fait don.

L'amant de la belle nature
Ne l'admire point sans danger,
Sans risquer une courbature,
Dans la fange, sans patauger.

Le matin il prend son ombrelle,
Il part le cœur rempli d'espoir,
Mais, trempé jusqu'à la bretelle,
Il rentre ruisselant le soir.

Le printemps est pour les poètes,
Mais, pour les vulgaires humains,
C'est une averse sur leurs têtes
Et de la boue en leurs chemins.

Les jours de soleil y sont rares,
Les retours de froid fort nombreux ;
Les fleurs s'y mêlent aux catarrhes,
Et les premiers foins aux fiévreux.

L'ondée à chaque instant nous mouille
Et réjouit le limaçon.
On entend crier la grenouille
Alors que se tait le pinçon.

Le rossignol qui prend des rhumes,
Eternue au lieu de chanter ;
Il perd en essayant ses plumes
Le temps qu'on passe à l'écouter.

Le ciel pour nous n'a plus d'entrailles,
Il nous submerge sans façon ;
Qu'il nous donne au moins des écailles
S'il veut nous traiter en poisson !

Avouera-t-il ou n'avouera-t-il pas ?

Nous lisons l'autre jour dans la *Feuille d'avis* de Lausanne, à propos de l'assassinat d'Angst :

« Huber continue à nier malgré les charges accablantes accumulées contre lui. Ce système de dénégation systématique se maintiendra sans doute jusqu'à ce qu'une confrontation décisive ou un nouvel indice embarrassant pour l'accusé le mettent au pied du mur. »

Ces lignes nous ont rappelé les curieux dé-

tails qu'on va lire, extraits d'une chronique du *Petit Parisien*, signée Pontarmé :

Les aveux d'un criminel sont souvent obtenus par des moyens fort simples, auxquels on ne songeait même pas. Il en fut ainsi pour Allorto, qui faisait partie d'une bande d'assassins. Allorto avait été arrêté, conduit à la Préfecture de police, et, aux questions qui lui étaient posées, il répondait en niant toute participation aux crimes qui lui étaient reprochés. « Tenez, disait-il, vous feriez bien mieux de me donner une cigarette et de me laisser tranquille ! » Et cette demande d'une cigarette revenait sur les lèvres d'Allorto comme un refrain. C'était un de ces fumeurs endurcis qui se priveraient de tout pour du tabac. Après quelques heures, il suppliait qu'on lui donnât à fumer. « Eh bien ! lui dit un des agents chargés de le garder, voilà une cigarette ; elle est à vous, si vous avouez ! » Allorto hésita un instant, puis : « Marché conclu ! » s'écria-t-il. Et il avoua. Il livrait sa tête pour une cigarette ! On doit dire, il est vrai, que la preuve de sa culpabilité était absolument établie.

« N'avouez jamais ! » s'écriait Avinain. Le conseil est plus facile à donner qu'à suivre. Il est bien rare que l'accusé résiste longtemps aux sollicitations pressantes des agents et des magistrats, au régime du « secret ». On cite comme des exceptions ceux qui eurent assez de puissance sur eux-mêmes pour forcer leur bouche au silence, tels que Campi, Pel ou Pranzini.

Longtemps le moyen employé pour arracher des aveux au coupable fut la torture. On la pratique encore, affirme-t-on, dans certains pays. En Angleterre, par exemple, on astreint l'accusé à des travaux si pénibles, si atroces, qu'il avoue pour y échapper. En Italie, la privation du sommeil fut même employée. Dans les prisons espagnoles, on a recours à un procédé qui rappelle ceux de l'Inquisition ; on sert au prisonnier de la viande fortement salée, et on le prive de toute boisson ; au bout d'une heure l'accusé commence à réclamer un peu d'eau, à la fin de la journée il est comme fou, et alors il entre dans la voie des aveux pour qu'on lui donne à boire.

C'est, on le voit, le contraire de la « question de l'eau ». Ce supplice, en effet, consistait à forcer le patient à avaler d'énormes quantités d'eau à l'aide d'un entonnoir. La Brinvilliers, la célèbre empoisonneuse, y fut soumise. « Elle était devenue comme un tonneau », écrivait un des magistrats qui avait assisté à la torture.

D'autres supplices étaient employés : le chauffage progressif des pieds devant un foyer ardent, le tennailage des muscles et des articulations, la suspension par les bras ou l'épaule, le bas du corps étant tiré par des poids qu'on augmentait successivement.

La torture physique fut abolie en France en 1789. On s'est souvent plaint qu'elle ait été remplacée par la torture morale. C'est pourquoi on réclame la publicité de l'instruction judiciaire. Il n'est que trop évident que par l'angoisse à laquelle on soumet l'accusé, par l'intimidation, par une obsession continue, on est parvenu parfois à forcer des innocents à se déclarer coupables, à avouer des crimes qu'ils n'avaient pas commis, pour avoir un peu de répit et de tranquillité. Les exemples ne seraient pas difficiles à citer, ils sont présents à toutes les mémoires.

Ne voulant pas user de pratiques aussi condamnables, il est arrivé que des juges, « pour faire parler un accusé », ont eu recours à des ruses qui peuvent se justifier. Les agents ne manquent pas de les employer. L'une des plus usitées est, lorsqu'un cri-

minel est arrêté, de lui dire, comme si on le reconnaissait : « Ah ! ah ! vous vous êtes fait reprendre ! » Si on a réellement affaire à un récidiviste, celui-ci se croit démasqué et juge alors inutile de nier.

Dans les premières enquêtes judiciaires, les agents ou les commissaires de police disent toujours aux individus arrêtés : « Avouez ; nous savons tout ! », et cela, étant accompagné de quelques généralités ou constatations matérielles, détermine très fréquemment le coupable à faire l'aveu de son crime ou provoque de sa part quelque parole imprudente.

Si le criminel résiste aux interrogatoires, au « secret », à l'emprisonnement prolongé, il reste la confrontation. Elle se fait avec solennité, avec une véritable mise en scène. Devant sa victime, l'assassin, perdant soudain sa présence d'esprit, répond aux questions qui lui sont posées, n'ayant qu'un désir : fuir l'horrible spectacle qu'il a devant les yeux. Il y a peu de temps, un criminel, menacé ainsi d'être confronté avec le cadavre, s'écria : « C'est inutile ; je préfère tout dire ! »

Le magnétisme est aujourd'hui à la mode ; on l'employa en Italie pour surprendre des aveux. On eut aussi recours en France, au temps des croyances superstitieuses, à des procédés particuliers d'intimidation. On cite un certain Jacques Aimard qui se faisait fort, au moyen d'une baguette divinatrice, de découvrir un coupable entre un grand nombre de personnes. « Ce coupable, disait-il, tombera mort dès que ma baguette le touchera ! » Le juge faisait introduire Aimard dans une salle où l'accusé se trouvait au milieu de gens qu'on payait pour jouer le rôle de comparses. Dès que le prétendu devin apparaissait, le coupable se faisait reconnaître par son trouble, et quand Aimard tendait sa terrible baguette, il aimait mieux se déclarer que de braver une superstition si bien établie.

De nos jours, les criminels n'auraient point assez de naïveté pour se laisser ainsi mystifier. Mais la Justice a heureusement pour elle un auxiliaire : c'est la faiblesse humaine. Le criminel est le plus souvent un être lâche, sans caractère, sans force de tempérament ; après avoir été féroce pour faire le mal, il perd toute assurance dès qu'il est pris. Et il ne tarde pas à faire les aveux qu'on attend de lui.

L'usure des monnaies. — A passer de main en main, à être frottées contre d'autres pièces, nos monnaies perdent sans cesse de leur valeur réelle ; il s'en détache d'invisibles parties de métal, et leur poids diminue.

Faisons une supposition qui ne peut que vous être agréable : le premier janvier on vous remet la somme d'un million en or, avec la condition que vous devrez tout dépenser avant le 31 décembre ; et l'homme généreux qui vous fait ce don vous garantit que le 31 décembre tout votre or vous sera revenu. Vous acceptez naturellement.

Eh bien, au bout de l'année, prenez une balance de précision et vérifiez le poids de votre or. Vous constaterez qu'il a diminué. Si votre million était en pièces de 20 francs, il a diminué de 100 francs ; c'est comme s'il vous manquait 5 pièces de 20 francs. S'il était en pièces de 10 francs, c'est 300 francs qui vous manquent, et c'est 500 francs qui manquent à l'appel si la somme avait été remise en pièces d'or de 5 francs.

L'usure des pièces de monnaie est donc notable, et si elle est si considérable pour les petites pièces, cela tient à ce que, proportionnellement, la surface en est plus étendue.

C'est vers l'âge de 60, 70 et 75 ans que les pièces

de monnaie meurent le plus souvent, c'est-à-dire arrivent au moment où il faut les retirer de la circulation et les remplacer.

(Le Tout-Savoir.)

Amusements américains.

La Compagnie de chemins de fer Missouri, Kansas et Texas, désire se débarrasser de vieux matériel, locomotives et wagons. En les vendant dans les conditions ordinaires, elle n'en pouvait tirer qu'une somme dérisoire. Un des principaux agents de la Compagnie imagina ce qui suit. Il s'appelle W.-G. Crush, un nom prédestiné, car, en anglais, *Crush* signifie écraser, anéantir, et notre homme ne proposa pas moins que d'écraser les locomotives et les wagons, puisqu'on ne pouvait les vendre.

On fit choix d'un terrain d'une superficie d'environ 400,000 mètres carrés, environné par des collines qui formaient un amphithéâtre naturel; puis on annonça par toutes les voix criardes de la réclame que tel jour, à telle heure, tous les amateurs d'émotions fortes pourraient assister à un accident de chemin de fer; deux locomotives entraînant des trains de wagons se précipiteraient l'une contre l'autre et s'écraseraient avec grand fracas pour le plus grand plaisir des yeux et des oreilles — sans parler de l'esprit.

A cette alléchante annonce, plus de 30,000 personnes quittèrent leurs travaux et se dirigèrent vers le lieu de l'expérience, qui fut baptisée *Crush City*. Une véritable ville, en effet, exista pendant l'espace d'un jour, car en plus des curieux, il y avait les industriels qui suivent toujours les agglomérations de peuple: saltimbanques, hommes phénomènes, marchands de victuailles et de boissons, entrepreneurs de jeux de hasard, sans compter les agents de police qui avaient prudemment organisé des baraques pouvant servir de prison et d'hôpital. Née avec l'aube, cette ville disparaissait au crépuscule du même jour.

Ajoutez les prix payés pour les entrées, qu'on peut évaluer à au moins 1 dollar par personne, les bénéfices réalisés sur le voyage en chemin de fer de cette multitude, la location des places aux industriels, et vous verrez que le vieux matériel était bien vendu.

Comme, de plus, trente mille personnes avaient passé un moment d'ineffable angoisse, tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes si des accidents mortels ne s'étaient produits. Mais n'anticipons pas. La locomotive n° 999, remorquant un train de 6 wagons, et la locomotive 1001, avec une semblable charge, firent les frais de la fête. A 4 h. 30 de l'après-midi, elles firent un dernier voyage; elles se retirèrent à environ un mille (1600^m) en arrière du point où elles devaient se rencontrer, puis, chacune sur une voie différente, elles se croisèrent à toute vitesse. Elles furent ensuite aiguillées sur la même voie et marchèrent à la rencontre à faible vitesse. Près de se toucher, elles s'arrêtèrent; les sifflets et les cloches retentirent; elles se saluèrent au milieu des acclamations de la foule, comme deux gladiateurs dans le cirque romain. Enfin, elles furent dirigées aux « starting posts » et lancées à toute vitesse l'une contre l'autre.

Pour indiquer à quel point les têtes étaient surexcitées, nous signalerons un incident: le mécanicien du train 1001 resta sur sa locomotive jusqu'à ce que celle-ci fût en marche à pleine vitesse, afin d'être certain que tout irait bien; alors, tout étant préparé, il se suspendit aux rampes du marche-pied et sauta sur un tas de cendres disposé à cet effet le long de la voie et ne se fit aucun mal. Il est désormais célèbre.

Dépendant les deux monstres s'approchaient l'un de l'autre dans des nuages de vapeur et de fumée, au milieu du vacarme insensé des

cris de la multitude, du branle des cloches, des appels stridents des sifflets.

A peu de distance du point de collision, une centaine de bombes étaient placées, que les locomotives, en passant, firent sauter. Ce fut le signal du silence; les poitrines étaient haletantes; 15 secondes plus tard le choc eut lieu; choc terrible, monstrueux. Un instant les deux trains reculèrent, puis ce fut un écrasement général des wagons; les chaudières firent explosion et les débris des machines, projetés en tous sens, volèrent en sifflant dans l'air. Un nuage intense de vapeur cacha pendant une seconde le spectacle; quand il se dissipa, les deux locomotives et sept des wagons ne formaient plus qu'un monceau informe de débris hideux. La comédie était terminée; le drame commençait. Deux personnes avaient été tuées par les pièces de fer projetées par l'explosion; plusieurs autres avaient été blessées; le bruit courait qu'un plus grand nombre de victimes avaient succombé et une émeute faillit en résulter. Mais bientôt l'émotion fut calmée et les « chasseurs de souvenirs » se précipitèrent à l'envi pour ramasser qui un fragment de bois des wagons, qui une pièce des machines. Ces débris orneront (?) leurs demeures à l'avenir.

Il pourrait se faire que cette exhibition monstrueuse coûtât cher à la Compagnie, car elle a été attaquée en dommages-intérêts par les victimes ou leurs familles. Mais, franchement, ces malheureux n'avaient-ils pas été, eux-mêmes, chercher leur triste sort.

(La Nature.) G. PELLISSIER.

Politique sucrée.

M. Marc Renou, confiseur, rue de Bourg, ne laisse jamais échapper l'occasion de nous donner dans ses vitrines, à côté de ses œufs de Pâques, élégamment décorés, quelque amusante et spirituelle allégorie des événements du jour. Cette allégorie est en sucre, il est vrai, mais pleine de sel, deux éléments qui s'allient parfois beaucoup mieux qu'on ne pourrait le supposer, surtout dans les mains habiles de M. Renou.

Sa vitrine de gauche est ornée d'une scène toute d'actualité: les événements dont l'Orient est aujourd'hui le théâtre et qui attirent l'attention générale. Au fond, nous voyons l'île de Crète, surmontée d'une belle crête de coq, avec, au milieu, un œil au regard indigné fixé sur les navires des puissances européennes.

Chacun de ces navires est représenté par un objet moitié œuf, moitié tortue, et portant son pavillon. Et tous se promènent bêtement sur les flots, en ayant l'air de se demander que diable on les a envoyés faire dans ces parages. Aussi la mer, simulée par une toile bleue qu'actionne un ingénieux mécanisme, ondule-t-elle pour bercer leur ennui.

Un canard qui se promène sur le rivage ne semble pas mal caractériser la politique qui a guidé cette déplorable expédition.

Puis, à l'écart, une énorme tête de crocodile, à l'attitude sournoise, attendant les événements. C'est, à n'en pas douter, la Turquie.

A propos des œufs de sucre qui ornent chaque année, à l'époque de Pâques, les vitrines des confiseurs, voici quelques curieux détails donnés par le *XIX^e Siècle* sur leur fabrication:

« Ce sont ordinairement des femmes qui fabriquent les œufs de sucre et de chocolat. Il leur faut un apprentissage assez long pour les réussir, car le métier demande une grande agilité des doigts et une sûreté que l'habitude seule peut donner.

» L'ouvrière, assise au bord d'une cuve pleine de chocolat ou de sucre liquide, verse au fond d'un moule et pétrit la pâte, égalise avec ses doigts toutes les aspérités des demi-

coquilles, qui seront plus tard rapprochées et fondues.

» On est étonné quand on assiste à ce travail, de les voir à tout instant porter un fragment de pâte à leur bouche. Ce n'est pas certainement la gourmandise qui les y pousse. Les pauvres filles sont, en effet, si imprégnées de sucre, pétries de chocolat qu'elles ont plutôt pour cela une répulsion instinctive. Mais leur langue est une sorte de thermomètre dont la sensibilité leur indique l'état calorique de la pâte. Celle du chocolat, pour ne pas blanchir en se refroidissant et rester pétrissable, doit avoir la température normale du corps humain.

» Si les œufs de taille ordinaire sont relativement faciles à créer, il n'en est pas de même des énormes œufs qui attirent l'œil aux devantures des magasins et qui demandent une habileté toute exceptionnelle. Il faut le véritable talent d'un vieux routier pour parfaire de tels chefs-d'œuvre. Combien d'œufs ratés, en effet, avant la réussite finale! Ainsi s'explique-t-on le prix très élevé atteint par ceux-là: en fabrication, l'œuf de sept kilos revient déjà à près de cent francs.

» L'œuf en chocolat coûte beaucoup plus cher que l'œuf de sucre, environ deux fois son prix; aussi, bien que le nombre de celui-là soit inférieur de moitié environ au nombre de celui-ci, la vente du chocolat entre pour deux tiers contre un, dans le commerce général des confiseurs de la semaine de Pâques.

» L'œuf aux dimensions énormes ne sert plus guère que d'enseigne aujourd'hui. Les confiseurs, la trêve passée, sont souvent obligés de le débiter en pastilles ou de le rejeter à la cuve.

Pauvre montre!

On lit dans l'*Horloger-Bijoutier*:

Il arrive au moins une fois par jour à chaque horloger de s'entendre dire par un client: « Tenez, voici une montre que vous m'avez vendue, il y a dix ans. Elle a toujours bien marché, mais maintenant elle s'arrête à tout propos, sans motif. »

J'ai retrouvé dans mes notes un petit travail fait, il y a longtemps, et qui, mis sous les yeux des particuliers, aura plus de valeur que tous les arguments possibles. Et ceux qui comprennent qu'ils sont obligés d'acheter ou de faire ressembler de temps à autre une paire de chaussures seront moins exigeants envers cette compagne dévouée et indispensable, la montre.

Prenons par exemple une période de dix ans. L'aiguille des minutes a fait 87,656 tours; cette aiguille ayant 18 millimètres de longueur, le chemin parcouru par sa pointe est égal à 9,906 mètres. L'aiguille des secondes a fait 5,259,480 tours et sa pointe a parcouru sur le cadran un espace de 198 kilom. 282 mètres, mesurés en ligne droite.

La roue d'échappement a fait 52,594,800 tours; comme elle a 15 dents, cette roue est tombée 788,923,000 fois en repos sur chaque levée.

Le balancier a battu sans arrêt 1,577,846,000 vibrations. En comptant un tour par vibration (calcul moyen), le chemin parcouru par un point extérieur de la serge est égal à 79,300 kilomètres environ, c'est-à-dire deux fois le tour de la terre.

Voilà le travail produit, pendant dix ans, sans discontinuer, par cette merveilleuse petite machine, qui souvent n'a été payée que quelques francs et de laquelle on exige un service sans arrêt, scrupuleusement exact. On lui refuse même une visite et la moindre réparation chez l'horloger!